Flandres, la Lorraine, la Franche-Comté aujourd'hui envahies par les « Welches » devraient faire retour à l'empire allemand. On s'étonne qu'une revue sérieuse publie de pareilles élucubrations.

Das litterarische Echo (1er octobre) publie une étude de M. Oscar Levertin sur la comtesse Mathieu de Noailles (avec un portrait) et une autre étude du baron Alfred von Berger sur Hugo von Hofmannsthal.

Hochland (octobre) donne en frontispice de sa troisième année une très belle reproduction de la Pallas de Botticelli. M. W. Koch étudie la vie et l'idéal artistique d'Adalbert Stifter.

Dans *Politisch-Anthropologische Revue* (octobre), M. A. Wirth propose, en élucidant la « question arienne », de remplacer les héros de la Grèce par les héros de la mythologie germanique.

Œsterreichische Rundschau (septembre-octobre) contient une pièce en un acte de M. Hermann Bahr, *le Pauvre Fou*.

Nous recevons les derniers numéros du *Monatsbericht des Wissenschaftlich-humanitæren Komitees*, dont le bureau est à Charlottenbourg-Berlin, Berlinerstrasse 104. Le but principal de ce comité est, on ne l'ignore pas, d'amener la réforme de l'article 175 du Code pénal allemand et d'éclairer les médecins, les juges, les policiers sur la non-culpabilité des personnes atteintes d'inversion sexuelle, afin de provoquer leur indulgence.

HENRI ALBERT.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Krystallis. — Influence de l'Heptanésie. — Etienne Martzokis : *Poèmes;* Bibliothèque Maraslis. — Jean Polémis : *Bijoux, Exotica*, poésies ; « La Hestia ». — Æmylia Courtelis : *Poèmes*. —Memento.

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Ce n'est guère le cas en Grèce, où l'on discute volontiers de tout, fort diversement. Pour nous, notre rôle, ici, se doit borner à confronter, avec les directions essentielles de la grécité, les œuvres actuelles de l'Hellénisme. Nos éloges n'iront donc point aux facultés plus ou moins brillantes d'assimilation et d'imitation, à l'adaptation plus ou moins heureuse des modes étrangères, mais bien plutôt à la façon plus ou moins subtile intime et sentie d'interpréter le génie grec d'aujourd'hui, en prolongement naturel d'une tradition que les pires adversités n'ont pu rompre.

Nous ne ravalerons point pour cela le mérite certain de ceux qui, par des méditations ingénieuses, une curiosité toujours en éveil, parviennent à faire fructifier l'aridité native de leur tempérament ; mais nous garderons la première place à ceux qui, pareils à **Kostis Krystallis** (disparu en 1894, à 26 ans), sont tout droit retournés boire à la grande fontaine éternelle d'inspiration, à la Nature.

Krystallis, au reste, demeure un phénomène à peu près unique en Grèce moderne. Au lieu de se développer selon les impulsions intellectuelles venues du dehors, il renoue à sa base la pure tradition et

remonte à Théocrite. Foncièrement poète, il ne se sentit guère, à l'encontre de plusieurs, entraîné vers les idéologies étrangères et ses vers, comme sa prose, n'évoquent rien d'autre que sa propre vision. De lui on peut dire (tour de force assez rare chez ses émules en talent), qu'il a réussi à se montrer plus grec qu'européen. Le contraire est vrai de Solomos lui-même (que Krystallis complète à un demi-siècle de distance, et qui fait tant songer à Schiller), de Valaoritis, que son admiration pour Hugo faillit égarer, de Palamas, dont les yeux restent fixés sur Gœthe et qui, à travers une culture toute française, s'efforce d'harmoniser son européisme avec sa fervente religion du milieu grec.

Illustrant un phénomène que nous appellerons ici l' « ionisme », l'empreinte italienne fournit également la caractéristique de certaines autres grandes figures littéraires de la renaissance grecque, issues de l'**Heptanésie**, les Jules Typaldos, Gérasime Markoras, André Lascaratos, Jacques Polylas, Kalosgouros, etc., continuateurs de Solomos, auxquels il convient de joindre le zantiote Etienne Martzokis, un Léopardi contemporain, né d'un père italien et d'une mère grecque.

Descendants d'aïeux hellènes que la domination de Venise avait soustraits au joug musulman, les Ioniens instaurèrent, à part, à l'exemple de leurs frères crétois, un mouvement littéraire autonome, tout imprégné de culture italienne et d'aspirations patriotiques, et dont les tendances vulgaristes contrecarrèrent directement, dès l'origine, le purisme universitaire athénien, descendu de Constantinople après l'indépendance. Voici justement ce qu'écrivait Jules Typaldos à l'italien Boccardi, concernant les raisons qui le déterminaient à traduire en grec moderne la *Jérusalem délivrée :*

J'aime vivement l'Italie, où naquit ma mère, où je fis mes études ; je l'aime comme une seconde patrie. Les deux nations sont véritablement sœurs ; car, si la civilisation italienne fut spécialement inspirée par l'antique génie hellénique, la moderne civilisation grecque, quoi qu'en disent plusieurs écrivains français et allemands, fut spécialement inspirée par le génie italien ; la preuve en est fournie par les Iles Ioniennes où naquirent, comme l'observe justement Mme Adam, les poètes les plus puissants, les plus vigoureux de la Grèce contemporaine, ceux qui se rapprochent le plus des poètes de l'antiquité; les Iles Ioniennes assujetties pendant plusieurs siècles, et jusqu'au début de celui-ci (le XIXe), à la République Vénitienne, les Iles Ioniennes dont la jeunesse studieuse peuplait les universités d'Italie.

Si les Ioniens furent grands, en effet, c'est qu'ils surent marier de bonne heure le sentiment grec et l'amour du sol natal au goût le plus fervent d'une culture supérieure. Ces caractéristiques sont celles qui distinguent également les poèmes d'Etienne Martzokis, dont les *Sonnets*, naguère édités à Paris même par les soins des élèves de l'Ecole

des Langues Orientales, unissent la grâce et l'harmonie d'un Pétrarque à la mélancolie la plus moderne, à la plus incisive amertume. Le poète aborda, du reste, un peu tour à tour les sujets les plus variés, et nous ne saurions mieux ici comparer ses mérites qu'à ceux de notre Sully-Prudhomme, chez qui également la tendresse la plus délicate voisine avec la pensée la mieux avertie de science et de philosophie. Nous espérons pouvoir revenir quelque jour mieux en détail sur l'édition complète des **Poèmes** de Martzokis, enfermant ensemble le bouquet nuancé de *Rhapsodies*, *Panthéisme*, *Monothéisme*, *Génies* (*La Vision du Dante*, *Le Chant du Cygne de Léopardi*, *Le Songe de Byron*), *Vers Barbares*, dont chaque pièce mériterait d'être citée, *Guerre*, *Paix*, *Science*, *Sacra*, où il faut lire *Le Cimetière*, *Profana*, *Insubmissa*, digne pendant aux *Vers Barbares*, *Chant Universel*, etc. Sous-titres multiples et significatifs dont le seul énoncé témoigne du vaste horizon où se complait le Poète, ce sont là les appels d'une muse au vol indépendant et large. Martzokis n'évite pas toujours le défaut de cette poésie : le thème trop abstrait débordant, faute de symbole assez concret, hors des frontières de l'émotion pure ou des visions plastiques de la Beauté. Disons à sa louange qu'il y échappe la plupart du temps, par le sens inné qu'il a du rythme, par la grâce du verbe et surtout par la spontanéité de son inspiration. Il est lumineux et suave, et sa tristesse regarde le soleil avec autant de religion que la sérénité de quelques autres considère les brumes du Nord.

Moins aventureux, Jean Polémis, que Paulos Nirvânas surnommait naguère le « chantre de l'amour », ne tient guère à s'égarer à travers l'épineux buisson des idéologies compliquées. Athénien de naissance, il l'est aussi par l'esprit, où domine le souci de la mesure et de la clarté. Son art, influencé de culture française et néanmoins soucieux de se rattacher au sentiment populaire, rappelle celui du vieux Paraskhos, avec plus de chaleur sensuelle. Les meilleures pièces de ses *Alabastra*, où habite une émotion très moderne, furent glanées au long du sentier où les filles du peuple grec chantent leurs vieilles ballades. Polémis est chatoyant et multiple; il a écrit, à la façon de Bouchor, de délicieuses pièces pour les enfants (*Les Premiers Pas*) ; il a rimé pour le théâtre des contes dramatiques et légendaires, où le lyrisme sentimental trouve çà et là de vrais cris de passion et parvient ainsi à corriger la simplicité faiblement mouvementée de l'intrigue. Tout dernièrement, il mettait au jour **Les Bijoux** et **Exotica**, où son goût de la couleur se nuance d'émotion très fine, très voluptueuse. Polémis, qui est un des meilleurs poètes de la Grèce actuelle, demeure un vulgariste prudent, un ciseleur habile de strophes qui ont le tour populaire et l'éclat de certains émaux. Aux courbes gracieuses des figures, se jouent les rayons clairs, un

peu fatalistes d'un vrai soleil grec teinté d'Orient l'horizon n'a guère de vapeurs, et il ne se lève pas non plus d'étoiles lointaines sur la mer où sur la montagne. Polemis a quelque chose d'un Coppée jeune, celui du *Reliquaire*. Il est un peu là-bas, en poésie, ce qu'est en prose Grégoire Xénopoulos, élégant et doux, avec du songe et de la volupté, quelque chose d'un peu byzantin dans l'âme.

Entre Lambros Porphyras et lui, sans doute faudra-t-il citer bientôt la jeune et moderne Sappho, Mlle Æmylia Courtélis, dont nous avons sous les yeux le recueil de **Poèmes**, véritable bouquet d'œillets et de roses où se mêlent quelques gracieux chrysanthèmes. Parmi ces fleurs, celles toutes menues que réunit le sous-titre *Palpitations* sont particulièrement séduisantes. Vers jeunes, certes, et un peu faciles par endroits, mais où il y a tant de promesses ! Æmylia Courtélis a le sentiment, la simplicité, la grâce, et sa poésie se compare volontiers au charmant visage dont le portrait fleurit aussi le livre. Sans doute est-ce la première fois qu'une voix féminine s'éveille en Grèce moderne avec de pareils dons, (Mmes Callirhoé Parren et Irène Dendrinos appartiennent à la prose), et l'on ne saurait l'écouter sans émotion, en ce pays ressuscité d'hier d'entre les ténèbres de la servitude.

Nous avons lu également, sous la même signature, de fort louables traductions, notamment un essai d'Emerson ; mais nous souhaitons que la poétesse de *Songes morts* ne s'égare pas trop en ce domaine, où nous avons vu souventes fois d'incontestables talents dépenser le meilleur de leurs forces. Passe encore, quand il s'agit d'œuvres d'une portée universelle comme *l'Iliade* restituée par ce charmeur patient qu'est Pallis, ou le *Faust* de Gœthe admirablement transposé en vulgaire par Petros Vasilikos, dont nous ne pouvons nous empêcher, toutefois, de regretter les directions nouvelles après l'éclat d'un début comme *les Chants de la solitude*.

Nous avons, il nous faut l'avouer, un faible instinctif pour ces musiciens de la poésie, ces *tragoudistae* ou *romancistes*, que n'accaparent guère les spéculations idéologiques et qui, par là même, demeurent mieux attentifs aux échos natifs du sol grec, à la condition expresse qu'une éducation trop puriste ne parvienne à les dévoyer. Il faut aux autres, à ceux que le poète S. Skipis proposait récemment d'appeler les « poètes » sans épithète, plus de tempérament intellectuel et de puissance verbale pour concrétiser et « visualiser » en quelque sorte les conceptions qui font de leur esprit un raccourci de l'univers. Emule de Martzokis avec plus de symbolisme, Skipis lui-même, en ses poèmes de *Silentii Dissolutio* et surtout dans la *Tête d'Orphée*, essaya, non sans mérite, de réaliser cet idéal.

A ce titre, il est aussi de la lignée de Palamas (nous ne parlons pas de la langue) et, si l'on remonte plus haut, de Kalvos. Chez nous, cette

poésie est celle du maître Sébastien Charles Leconte. A ce propos, il eût été intéressant de faire halte ici, sous les hautes frondaisons luxuriantes de la *Vie immobile;* mais la place nous manque et, pour cette fois, notre chronique aura été presque exclusivement consacrée au Vulgarisme opportuniste. Vulgariste, au fait, tout le monde en Grèce l'est ou prétend l'être; en poésie tout au moins, nous l'avons dit; mais il en est de cette affirmation comme du républicanisme des Portugais : « Nous sommes républicains, mais la République est impossible à Lisbonne. » L'acte de foi une fois prononcé, les restrictions interviennent. « Le démotique, c'est bon pour les vers, en prose pour le conte, et encore ça dépend du genre. » La langue est un flot qui coule; ne creusons pas le fond pour accélérer le courant, mais gardons-nous des digues trop hautes. Vienne la crue, tout se rompt. La Grèce d'aujourd'hui n'a d'autre devoir que de régulariser une poussée qui s'annonce féconde. Une fois que le Nil aura regagné son lit, il croîtra des moissons plein les champs.

Memento. — Aux *Panathénées* se poursuit le beau roman de Xénopoulos, où s'évoque, sœur de la Stella Violanti, d'*Amour crucifié* une lumineuse et quelque peu byzantine figure de femme. Lu également, à travers les mêmes feuillets, des proses de Voutyras, de Papantoniou, de Nirvânas, de Pappadiamandis. Au *Noumas* des proses de Vlakhoyannis, de Théotokis, de Spilios Passayanis, de Mme Irène Dendrinos, des vers d'Hermonas et de Malakasis, un drame de Frangoudis : *Netzibé*, dont la scène s'éploie en 1821, sous Ali-Pacha, à Yannina. Le dernier numéro d'*Akritas* réédite quelques pièces, les meilleures, de Jules Typaldos, le suave poète de *La Faite*, de *La Folle*, des *Deux Fleurs*, et publie des renseignements fort intéressants sur l'historien corfiote André Moustoxydis. Au théâtre, la *Catokhi* de G. Vôkos, épisode historique de l'époque du roi Othon, réalise, malgré le reproche que lui font les démotistes radicaux d'être écrit en puriste boiteux, un succès de verve et de franche allure.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

VARIÉTÉS

Offenbach. — Lettre inédite de Hugues Rebell sur Louis Ménard.

Offenbach. — L'opérette, en jupe courte demi-deuil, célèbre cette année, avec plus de componction que de coutume, un douloureux anniversaire. Il y a un quart de siècle, en effet, que le père de cette guillerette personne ayant rendu à Dieu son âme batifoleuse (5 octobre 1880) l'orpheline — ohé! ohé! — se mit à courir le monde, toute seule, riant d'un rire raccrocheur et montrant ses mollets avec application.

Les temps sont révolus et la demoiselle retroussée court toujours. Elle s'efforce encore de pouffer au nez des passants et de les intéresser à ses dessous, mais les frôleurs de grands chemins se détour-